

Nathalie Sarraute : Enfance 1983 : « il est facile ...comme les autres » page 107/ 108

Extrait 1

Il est facile d'imaginer les plaines toutes blanches – c'était en février –à travers lesquelles nous roulions, les isbas de bois, les troncs blancs des bouleaux, les sapins sous la neige... je les voyais sûrement... mais ils se confondent avec tant d'autres images semblables. Ce qui ne se confond avec rien, c'est maman assise en face de moi près de la fenêtre, son geste quand étendant le bras elle essuie avec son mouchoir déjà trempé mon visage ruisselant de larmes et répète : « Il ne faut pas, mon chéri, il ne faut pas, mon petit enfant, mon petit chat... il ne faut pas... »Par moments ma détresse s'apaise, je m'endors. Ou bien je m'amuse à scander sur le bruit des roues toujours les mêmes deux mots... venus sans doute des plaines ensoleillées que je voyais par la fenêtre... le mot français soleil et le même mot russe solntze où le l se prononce à peine,tantôt je dis sol-ntze, en ramassant et en avançant les lèvres, le bout de ma langue incurvée s'appuyant contre les dents de devant, tantôt so-leilen étirant les lèvres, la langue effleurant à peine les dents. Et de nouveau sol-ntze. Et de nouveau so-leil. Un jeu abrutissant que je ne peux pas arrêter. Il s'arrête tout seul et les larmes coulent.

— Il est étrange que ce soit juste cette fois-là que tu aies ressenti pour la première fois une telle détresse au moment de ton départ... On pourrait croire à un pressentiment...

— Ou alors chez maman...

— Oui, quelque chose qui t'aurait fait sentir que cette fois ce n'était pas un départ comme les autres...

Nathalie Sarraute : Enfance 1983 : Le jardin du Luxembourg

Extrait N° 2

Pourquoi vouloir faire revivre cela, sans mots qui puissent parvenir à capter, à retenir ne serait-ce qu'encore quelques instants ce qui m'est arrivé... comme viennent aux petites bergères les visions célestes... mais ici aucune sainte apparition, pas de pieuse enfant...

J'étais assise, encore au Luxembourg, sur un banc du jardin anglais, entre mon père et la jeune femme qui m'avait fait danser dans la grande chambre claire de la rue Boissonade. Il y avait, posé sur le banc entre nous ou sur les genoux de l'un d'eux, un gros livre relié... il me semble que c'étaient les Contes d'Andersen. Je venais d'en écouter un passage... je regardais les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vert étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses, le ciel, bien sûr, était bleu, et l'air semblait vibrer légèrement... et à ce moment-là, c'est venu... quelque chose d'unique... qui ne reviendra plus jamais de cette façon, une sensation d'une telle violence qu'encore maintenant, après tant de temps écoulé, quand amoindrie, en partie effacée elle me revient, j'éprouve... mais quoi ? quel mot peut s'en saisir ? pas le mot à tout dire : « bonheur », qui se présente le premier, non pas lui... « félicité », « exaltation », sont trop laids, qu'ils n'y touchent pas... et « extase »... comme devant ce mot ce qui est là se rétracte... « joie », oui, peut-être... ce petit mot modeste, tout simple, peut effleurer sans grand danger... mais il n'est pas capable de recueillir ce qui m'emplit, me déborde, s'épand, va se perdre, se fondre dans les briques roses, les espaliers en fleurs, la pelouse, les pétales roses et blancs, l'air qui vibre parcouru de tremblements à peine perceptibles, d'ondes... des ondes de vie, de vie tout court, quel autre mot ? ...de vie à l'état pur, aucune menace sur elle, aucun mélange, elle atteint tout à coup l'intensité la plus grande qu'elle puisse jamais atteindre... jamais plus cette sorte d'intensité-là, pour rien, parce que c'est là, parce que je suis dans cela, dans le petit mur rose, les fleurs des espaliers, des arbres, la pelouse, l'aire qui vibre... je suis en eux sans rien de plus, rien qui ne soit à eux, rien à mo

Extrait N 3

Les mots , J.P. Sartre

Dans ce récit autobiographique consacré à son enfance, le narrateur-auteur explique qu'à l'abri du cocon familial où on l'adule, la fréquentation des livres est devenue pour lui la vérité de son existence solitaire. Mais il en voit une autre, qu'il découvre au cours de ses promenades dans le jardin du Luxembourg, au coeur de Paris, en compagnie de sa mère...

— "

— Il y avait une autre vérité. Sur les terrasses du Luxembourg, des enfants jouaient, je m'approchais d'eux, ils me frôlaient sans me voir, je les regardais avec des yeux de pauvre : comme il étaient forts et rapides ! comme ils étaient beaux ! Devant ces héros de chair et d'os, je perdais mon intelligence prodigieuse, mon savoir universel, ma musculature athlétique, mon adresse spadassine (1) ; je m'accotais à un arbre, j'attendais. Sur un mot du chef de la bande, brutalement jeté : "Avance, Pardaillan (2), c'est toi qui feras le prisonnier", j'aurais accepté dans l'enthousiasme de faire un blessé sur une civière, un mort. L'occasion ne m'en fut pas donnée : j'avais rencontré mes vrais juges, mes contemporains, mes pairs, et leur indifférence me condamnait. je n'en revenais pas de me découvrir par eux : ni merveille ni méduse (3), un gringalet (4) qui n'intéressait personne.

— Ma mère cachait mal son indignation ; cette grande et belle femme s'arrangeait fort bien de ma courte taille, elle n'y voyait rien que de naturel : les Schweitzer (5) sont grands et les Sartre petits, je tenais de mon père, voilà tout. Elle aimait que je fusse, à huit ans, resté portatif et d'un maniement aisé : mon format réduit passait à ses yeux pour un premier âge prolongé. Mais, voyant que nul ne m'invitait à jouer, elle poussait l'amour jusqu'à deviner que je risquais de me prendre pour un nain - ce que je ne suis pas tout à fait - et d'en souffrir. Pour me sauver du désespoir elle feignait l'impatience : "Qu'est-ce que tu attends, gros benêt ? Demande-leur s'ils veulent jouer avec toi." Je secouais la tête : j'aurais accepté les besognes les plus basses, je mettais mon orgueil à ne pas les solliciter. Elle désignait des dames qui tricotaient sur des fauteuils de fer : "Veux-tu que je parle à leurs mamans ?" Je la suppliais de n'en rien faire ; elle prenait ma main, nous repartions, nous allions d'arbre en arbre et de groupe en groupe, toujours implorants, toujours exclus. Au crépuscule, je retrouvais mon perchoir (6), les hauts lieux où soufflait l'esprit, mes songes : je me vengeais de mes déconvenues (7) par six mots d'enfant et le massacre de cent reîtres (8). N'importe : ça ne tournait pas rond."

— Jean-Paul Sartre, Les Mots, 1964, Ed. Gallimard

Objet d'étude 2

Le théâtre l'île des esclaves Marivaux, 1725

Extrait 4:

Scène d'exposition

1. IPHICRATE. Esclave insolent !

2. ARLEQUIN, *riant*. Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes; mauvais jargon 3. que je n'entends plus.

4. IPHICRATE. Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

5. ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux*. Je l'ai été, je le confesse à ta honte, 6. mais va, je te le pardonne; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, 7. j'étais ton esclave; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que 8. cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas 9. trouver ici plus fort que toi; on va te faire esclave à ton tour; on te dira aussi 10. que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là; tu 11. m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus 12. raisonnable; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. 13. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la 14. même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades et tes 15. maîtres.

16. *Il s'éloigne.*

17. IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui, l'épée à la main*. Juste ciel ! 18. peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis misérable ! tu ne 19. mérites pas de vivre.

20. ARLEQUIN. Doucement; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis 21. plus, prends y garde.

— L'île des esclaves, Marivaux, 1725, « CLEANTHIS. . Restez, restez; un peu de honte est bientôt passé.

Extrait 5

1. TRIVELIN. **Vaine**, minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous 2. interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

3. CLEANTHIS. Vaine, minaudière et coquette, si cela la regarde ? Eh ! voilà ma chère maîtresse; 4. cela lui ressemble comme son visage.

5. EUPHROSINE. N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur ?

6. TRIVELIN. Ah ! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous **sentez**, c'est bon 7. signe, et j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore là que les grands traits; 8. détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous 9. parlons ?

10. CLEANTHIS. En quoi ? partout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; 11. mais par où commencer ? je n'en sais rien, je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant 12. remarqué de toutes les espèces, que cela se brouille. Madame se tait, Madame parle; elle regarde, 13. elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie : c'est tout un, il n'y a que 14. la couleur de différente; c'est vanité muette, contente ou fâchée; c'est coquetterie babillarde , 15. jalouse ou curieuse; c'est, Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les 16. deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute; rien que cela.

17. EUPHROSINE. Je n'y saurais tenir.

18. TRIVELIN. Attendez donc, ce n'est qu'un début.

Extrait 6

- ARGAN.- Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.
- TOINETTE.- Vous ?
- ARGAN.- Moi.
- TOINETTE.- Bon.
- ARGAN.- Comment, "bon" ?
- TOINETTE.- Vous ne la mettrez point dans un couvent.
- ARGAN.- Je ne la mettrai point dans un couvent ?
- TOINETTE.- Non.
- ARGAN.- Non ?
- TOINETTE.- Non.
- ARGAN.- Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
- TOINETTE.- Non, vous dis-je.
- ARGAN.- Qui m'en empêchera ?
- TOINETTE.- Vous-même.
- ARGAN.- Moi ?
- TOINETTE.- Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
- ARGAN.- Je l'aurai.
- TOINETTE.- Vous vous moquez.
- ARGAN.- Je ne me moque point.
- TOINETTE.- La tendresse paternelle vous prendra.
- ARGAN.- Elle ne me prendra point.
- TOINETTE.- Une petite larme, ou deux, des bras jetés au cou, un "mon petit papa mignon", prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
- ARGAN.- Tout cela ne fera rien.
- TOINETTE.- Oui, oui.
- ARGAN.- Je vous dis que je n'en démordrai point.
- TOINETTE.- Bagatelles.
- ARGAN.- Il ne faut point dire "bagatelles".
- TOINETTE.- Mon Dieu je vous connais, vous êtes bon naturellement.
- ARGAN, avec emportement.- Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
- TOINETTE.- Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.

- ARGAN.- Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
- TOINETTE.- Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.
- ARGAN.- Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?
- TOINETTE.- Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
- ARGAN court après Toinette.- Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.
- TOINETTE se sauve de lui.- Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.
- ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main.- Viens, viens, que je t'apprenne à parler.
- TOINETTE, courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.- Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.
- ARGAN.- Chienne !
- TOINETTE.- Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.
- ARGAN.- Pendarde !
- TOINETTE.- Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.
- ARGAN.- Carogne !
- TOINETTE.- Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.
- ARGAN.- Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?
- ANGÉLIQUE.- Eh, mon père, ne vous faites point malade.
- ARGAN.- Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.
- TOINETTE.- Et moi je la déshériterai, si elle vous obéit.
- ARGAN se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.- Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

Objet d'étude N°3

— La littérature des idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle : O de Gouges ; La déclaration des droits de la femme et de la citoyenne . Préambule

— Extrait 7

Les droits de la femme

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique* .

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens. Cherche, fouille et distingue, si tu le peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout, tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursofflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus.

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la Nation, demandent d'être constituées en Assemblée nationale ; considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs.

Extrait 8

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh ! mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? — J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. — Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? — Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes, et les perroquets, sont mille fois moins malheureux que nous ; les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

— Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. — Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. — Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » ; et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

Objet d'étude N°4

La poésie du XIX^e siècle au XXI^e siècle Victor Hugo ; Les Contemplations,

Extrait 9 : Poème

A demain, Léopoldine, 2021.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, extrait du recueil «Les Contemplations» (1856)

Extrait 10

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Juin 183...